

Laurette, 48 ans, au chômage

Mon licenciement, ce sont des collègues licenciées elles aussi qui sont venues m'en informer, un vendredi, à 22 heures, alors que j'étais malade. Ça a été un choc ; j'ai mis une semaine à vraiment réaliser. Après 30 ans et demi chez JOB, comme secrétaire de direction, puis agent de maîtrise au contrôle de gestion, ce que j'ai le plus mal vécu, c'est l'arbitraire de la décision. Pendant la lutte, on avait eu l'espoir d'une solution...

Quand on vit seule, le moral est un peu en dents de scie. Quand on est viré, même pour raison économique, on se sent coupable. Bien sûr, on croit qu'on va trouver du travail ; mais on sait que cela fait dix mois qu'on cherche en vain. L'angoisse commence à poin-



dre : en janvier, l'indemnité chômage se réduira considérablement. Je n'ai même plus de colère, seulement de l'écœurement. Et du mal à dormir : l'incertitude, c'est difficile à vivre.

Alain, 45 ans, au chômage

Dans la tête, ça va ; je m'occupe d'un club de foot, à la maison, je bricole : ça permet de passer le temps sans tourner en rond. Mais j'ai deux enfants à charge, tous les deux encore à l'école, et mon épouse, qui est d'un naturel plutôt anxieux, a été très perturbée. Pendant le conflit, elle a participé aux manifs avec moi, quand elle pouvait se libérer de son travail ; elle a appris à connaître mes copains, vu comment on travaillait ; c'était bien. Mais elle mal vécu que mon poste soit supprimé ; 18 ans chez JOB, j'ai été massicotier, second, puis conducteur sur trieuse électrique. J'ai été maçon, avant : je peux faire beaucoup de choses. En convention de conversion, la cellule m'a trouvé un stage, j'ai eu des entretiens, des contacts, rien qui dé-



bouche sur du sérieux. L'avenir, je ne le vois pas gai : on licencie partout. Ça ne peut pas continuer, il faut que quelque chose se passe dans la société, que les gens bougent. Et je serai du nombre !

Didier, 35 ans, travaille à mi-temps

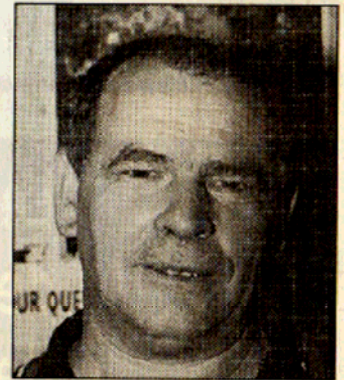
Je m'attendais un peu à être licencié ; pendant mes 9 ans chez JOB, ça m'était déjà arrivé, à Saint-Girons, avant d'arriver à Toulouse. Ma femme m'a toujours soutenu, pendant le conflit et depuis. M'occuper de mon enfant de 5 ans m'a beaucoup aidé à tenir, quand le moral était vraiment trop bas. Le cabinet de recherche d'emploi est actif, c'est sûr, mais les emplois que j'ai eus depuis janvier, je les ai trouvés moi-même : des remplacements, pendant l'été, et puis maintenant, à mi-temps. Toujours dans le papier, mais c'est très différent : il s'agit de papier absorbant. Si ça marche, si les projets sont réalisables, ils veulent m'embaucher. Je ne sais pas quand, mais c'est un espoir. Mè-



me si j'essaie de ne pas trop y croire. C'est tellement important d'avoir un emploi, un vrai : quand on reste à la maison, on se sent délaissé, comme en retrait de la société.

Raymond, 52 ans, au chômage

J'ai passé 30 ans chez JOB, où j'ai fini contremaître au façonnage. Justement l'activité qui a été supprimée ! Quand je me suis retrouvé sans emploi, au début, je l'ai plutôt bien pris : je m'y attendais. Mais l'été passé, j'ai commencé à tourner en rond ; je m'occupe à la maison, mais ce n'est pas un but dans la vie. Pour les trois ou quatre entreprises que m'a trouvées la cellule de reclassement, j'étais trop âgé. Même pour le salaire de misère qu'elles proposaient. Quand on a passé toute sa vie dans une entreprise qui marche bien, c'est dur de retrouver un salaire décent. Heureusement que ma femme est très psychologue, et



toute ma famille très présente, mais l'avenir, il y a des jours où je refuse de l'envisager. Et des nuits sans sommeil, à douter de retrouver un emploi ; mais jamais de mes capacités.